

De l'amour chez Spinoza et dans l'*Ethique* en particulier

Stephane N. Ginsburgh

Janvier 2004

1. Introduction

L'amour est une Joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure

Cette définition tirée de la troisième partie de *l'Ethique* est une des pierres de l'édifice intellectuel élaboré par Spinoza. On réalise dès lors très vite qu'il est fort difficile de parler d'un aspect particulier de cet édifice sans faire appel à l'architecture qui le sous-tend et aux lignes de force qui mènent à la conclusion finale, dont cette définition n'est qu'une étape. L'amour n'est pas une question qui se traite à part, elle découle et fait partie d'un enchaînement articulé autour d'une série d'idées fondamentales. Avant de parvenir à l'idée suprême de la béatitude qui est l'amour intellectuel de Dieu et la vertu elle-même, il nous faut établir une topologie suffisamment précise et entrer dans *l'Ethique* par les premières notions essentielles : Dieu, les illusions de l'homme, l'équivalence du corps et de l'esprit, les affects ou sentiments et finalement l'amour de Dieu.

2. Forme de *l'Ethique*

La méthode adoptée par Spinoza pour *l'Ethique* est tout sauf traditionnelle puisqu'elle procède *more geometrico*, selon un mode géométrique. Pourquoi Spinoza adopte-t-il une manière aussi formelle et sévère ? Parce qu'elle est la

condition de l'approche déductive et le fondement même du rationalisme spinoziste. Ce mode tient de la méthode mathématique, celle de géomètres qui décriraient le triangle ou le cercle (un exemple utilisé dans la deuxième partie) en recherchant sa nature et ses propriétés. Notons que quelques années auparavant déjà, Hobbes, dans une volonté de rendre la philosophie politique plus rigoureuse et poursuivant l'idéal d'une éthique démonstrative, se prononce en faveur de la géométrie comme modèle de réflexion. Dans *Léviathan*, il dit de la géométrie qu'elle « est la seule science que jusqu'ici il ait plu à Dieu d'octroyer à l'humanité » et que « les conclusions de cette science ont été rendues indiscutables. »¹

3. Dieu. Sa nature et ses attributs

Le premier livre de *l'Ethique* s'ouvre sur la question de Dieu par une série de définitions.

Ethique I, définition VI : *Par Dieu, j'entends un être absolument infini, c'est-à-dire une substance consistant en une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie. D'où l'on déduit que Dieu défini comme concept est une substance infinie et unique, c'est-à-dire non limitée, englobant tout le Réel et l'infinité de ses manifestations.*

De plus dans Ethique I, proposition XVIII : *Dieu est cause immanente, mais non transitive, de toutes choses.* Ce qui signifie que Dieu contient non seulement tout ce qui forme le Réel et ses manifestations, mais qu'il en est aussi la cause et est à l'origine de son intelligibilité. Et Dieu est cause de toutes choses par un

¹ Norberto Bobbio, *l'Etat et la démocratie internationale*, Editions Complexe, Bruxelles, 2001, p. 85

enchaînement infini qui se répercute infiniment entre toutes les choses qu'il produit.

Spinoza ajoute au début, dans Ethique I, définition VII : *Cette chose est dite libre, qui existe d'après la seule nécessité de sa nature et est déterminée par soi seule à agir. D'autre part, cette chose sera dite nécessaire, ou plutôt contrainte, qui est déterminée par une autre à exister et à produire un effet selon une raison certaine et déterminée.* Ce qui caractérise bien la substance qu'est Dieu, chose libre par excellence et qui n'est contrainte par rien sinon par son essence même. Au contraire, toutes les choses qui doivent leur existence à Dieu sont contraintes par lui. C'est ainsi que l'on peut distinguer la Nature naturante qu'est Dieu de la Nature naturée, toutes choses produites par Dieu.

4. Illusion des causes finales et des décrets libres

Malheureusement, la conscience de l'homme est dans l'ignorance de ces causes et la conjure par une triple illusion.

- l'illusion des causes finales : confondre les effets avec les causes
- l'illusion des décrets libres : la conscience se croit cause première
- l'illusion théologique : Dieu est le refuge de notre ignorance

L'illusion principale est celle du libre-arbitre que l'homme s'applique aussi bien à lui-même qu'à Dieu. Or Dieu produit selon sa nature et non sa volonté, ce qu'on peut lire dans Ethique I, proposition XXXII : *La volonté ne peut être appelée cause libre, mais seulement cause nécessaire.* Et son corollaire 1 : *Dieu ne produit pas ses effets par la liberté de sa volonté.* Ainsi, l'homme ne peut échapper en aucune manière à l'enchaînement causal qui prend son origine en Dieu, ni décider

par sa propre volonté de ses actes et de ses choix. Toute action de l'homme existe comme effet d'une cause extérieure. Nous verrons plus loin à quel point l'illusion du libre-arbitre place l'homme dans une confusion qui l'empêche de connaître les causes réelles de ce dont il pâtit à moins de renverser cette croyance.

5. Le corps et l'esprit

Dans la deuxième partie de *l'Ethique*, Spinoza traite de la Nature et de l'Origine de l'Esprit. Spinoza y réhabilite le corps (Etendue) par rapport à l'esprit (Pensée) en les présentant comme l'expression de deux attributs de Dieu appréhendables par l'homme (Ethique II, propositions I et II). Spinoza affirme l'audacieuse idée qu'il n'y a aucune prééminence de l'un sur l'autre, et qu'ils sont une expression de la même chose. Gilles Deleuze reprend pour cette idée le terme de Parallélisme : « Le corps dépasse la connaissance qu'on en a ; et la pensée ne dépasse pas moins la conscience qu'on en a »², c'est-à-dire qu'il existe un inconscient de la pensée et un inconnu du corps. Cette thèse est très importante, car, en tant qu'êtres conscients, nous recueillons les effets qui se manifesteront sous forme de joie ou de tristesse comme nous le verrons plus loin et n'avons pas suffisamment conscience des causes de ces effets.

² Gilles Deleuze, *Spinoza, Philosophie pratique*, Ed. de Minuit, Paris, 1981, p. 29

6. Les affects et l'amour comme affect

La troisième partie de *l'Ethique*, qui traite des affects (sentiments), est celle dans laquelle Spinoza explicite la notion d'amour comme affect.

Dans les définitions qui ouvrent cette partie, Spinoza distingue action et passion. Nous sommes actifs lorsque nous pouvons nous identifier comme la cause de ce qui se produit et passifs dans le cas contraire. La passion est dès lors bien le fait de pâtir d'une cause extérieure dont nous ne sommes pas responsables et qui, de plus, peut échapper à notre conscience. Et dans la *Ethique III*, définition III : *Par sentiments (affects), j'entends les affections du corps, par lesquelles, la puissance d'agir de ce corps est augmentée ou diminuée, aidée ou empêchée ; et en même temps les idées de ses affections*. Nous pouvons donc expérimenter des affects de manière active ou passive selon leur cause et ils peuvent s'avérer positifs ou négatifs selon l'effet qu'ils ont sur nous.

Dans la très importante Proposition VI est exposée la notion de *Conatus* ou Désir : *Chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être*. Bien sûr, cet effort de persévérer, ou encore de persister ne procède pas de la volonté, mais est partie intégrante de la nature de chaque chose et provient du principe productif de Dieu. Ou comme écrit dans *Ethique III*, proposition VII : *L'effort par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être n'est rien à part l'essence actuelle de cette chose*. Il s'agit donc bien sûr d'un principe positif et créatif qui n'a rien à voir avec le désir de combler un manque.

Dans le scolie de *Ethique III*, proposition IX, il est plus particulièrement question de l'homme. Lorsque cet effort de persévérance se rapporte à l'homme et est lié au corps et à l'esprit, il est nommé *Appétit*. C'est l'essence même de l'homme. Plus loin encore, l'Appétit et le Désir sont confondus en une seule définition : *le désir*

est l'appétit avec conscience de lui-même. Et le scolie conclut par une idée très importante : *Il est donc établi par tout cela que nous ne faisons effort vers aucune chose, que nous ne la voulons, ne l'appétons ni ne la désirons, parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; mais, au contraire, que nous jugeons qu'une chose est bonne, parce que nous faisons un effort vers elle, que nous la voulons, l'appétons et la désirons.* Il s'agit ici de l'illusion des causes finales mentionnée au point 4. L'éclaircissement apporté est essentiel puisque Spinoza affirme que nous jugeons et décrétons une chose bonne parce que nous sommes attiré par elle, que notre conatus nous porte à la vouloir et non le contraire. L'idée très humaine d'oublier ce qui nous meut et de confondre notre désir avec une volonté libre est comme celle d'un petit enfant [qui] *croit désirer du lait, un jeune garçon en colère vouloir se venger, et un peureux s'enfuir.* (Ethique III, proposition II et scolie).

Nous en venons à la question même des passions et de leur combinaison que Spinoza analyse très précisément dans les propositions et scolies qui suivent la XI. Nous retrouvons ses conclusions dans les définitions du chapitre *Définition des Sentiments* qui clôt la troisième partie.

Définition I : *Le Désir est l'essence même de l'homme, en tant qu'elle est conçue comme déterminée, par quelque sienne affection donnée, à faire quelque chose.*

Définition II : *La Joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection*

Définition III : *la Tristesse est le passage de l'homme d'une plus grande à une moindre perfection*

Par *passage*, Spinoza entend que la puissance d'agir de l'homme est affectée, soit augmentée, soit diminuée. Les autres affects sont des dérivés de ces trois affects, ce que nous dit Ethique III, proposition LVI : *De la joie, de la tristesse et du désir, et conséquemment de tout sentiment qui en est composé, comme le flottement de*

l'âme, ou qui en dérive, à savoir l'amour, la haine, l'espoir, la crainte, etc., autant d'espèces sont données, qu'il y a d'espèces d'objets par lesquels nous sommes affectés.

Ainsi, l'amour sera une forme de joie, *une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure*. Cette définition de l'amour montre que c'est la joie, c'est-à-dire l'altération de notre puissance d'agir qui est au premier plan devant l'objet. Et ce n'est que notre perception de cet objet qui nous porte à croire qu'il est la cause de cet affect d'amour. La définition traditionnelle donnée par *la volonté de celui qui aime de se joindre à la chose aimée* n'exprime pas l'essence de l'amour mais sa propriété dans laquelle il ne faut pas entendre volonté comme libre décision, mais comme *satisfaction de celui qui aime à cause de la présence de la chose aimée*.

D'autres affects sont successivement dérivés et expliqués de la même manière. Comme un inverse de l'amour, dans la définition qui suit, *La Haine est la tristesse accompagnée de l'idée d'une cause extérieure*.

D'autres affects sont directement ou indirectement liés à l'amour, comme la Dévotion qui est *l'Amour envers celui que nous admirons*. La Disposition favorable qui est *l'Amour envers quelqu'un qui fait du bien à un autre* et la Surestime qui *consiste à avoir de quelqu'un, par Amour, une meilleure opinion qu'il n'est juste*. La Miséricorde, l'Orgueil, la Gratitude et en particulier la Gourmandise, l'Ivrognerie, l'Avarice et la Lubricité qu'il est inutile de détailler et dont Spinoza dit qu'il ne concerne pas tant l'acte que l'appétit même de l'amour. Il juge indispensable une meilleure connaissance des affects en général et fait le constat qu'il en existe une infinité d'autres.

Terminons ce point en considérant quelques propositions intéressantes qui traitent de l'amour ou de sentiments qui lui sont apparentés.

Ethique III, proposition XVII : *Si nous imaginons qu'une chose, qui a coutume de nous affecter d'un sentiment de tristesse, a quelque chose de semblable à une autre, qui a coutume de nous affecter d'un sentiment de joie également grand, nous aurons cette chose en haine et nous l'aimerons en même temps.* Spinoza nomme cet état intermédiaire entre deux sentiments contraires *Flottement de l'âme* qui présente une analogie avec le Doute du point de vue de la pensée. Cette situation que nous pouvons parfaitement visualiser est celle qui provoquera l'hésitation et les sentiments contraires d'amour et de haine. On peut dès lors parfaitement concevoir qu'un même objet puisse être la source de nombreux sentiments contradictoires en fonction de notre joie ou de notre tristesse.

Ethique III, proposition XXXI : *Si nous imaginons que quelqu'un aime, ou désire, ou a en haine quelque chose que nous-même aimons, désirons, ou avons en haine, par là même, nous aimerons, etc. cette chose avec plus de constance. Mais si nous imaginons qu'il a en aversion ce que nous aimons, ou inversement, alors nous subirons le flottement de l'âme.* Il semble clair ici que Spinoza conduit une réflexion très en avance sur son époque et qui est du ressort de la psychologie individuelle. Cette proposition décrit l'état d'influence que nous subissons lorsque nos sentiments à l'égard d'une chose sont confirmés ou contredits par ceux d'un autre. Nos sentiments n'ont pas toujours comme cause celle que nous imaginons et il est nécessaire de recourir à cette analyse psychologique pour en comprendre le mécanisme.

Ethique III, proposition XXXV : *Si quelqu'un imagine qu'un autre s'attache la chose aimée par le même lien d'amitié, ou par un plus étroit, que celui par lequel il l'avait seul en possession, il sera affecté de haine envers la chose aimée elle-même, et portera envie à cet autre.* Nous avons la parfaite description du sentiment de jalousie où intervient même la notion de possession de la chose aimée. Spinoza souligne dans le scolie que la haine portée envers l'autre sera

d'autant plus grande qu'il constatera la joie exprimée par le rival et dont il avait l'habitude d'être affecté lui-même. Nous serons d'autant plus attristés que nous constaterons le bonheur de l'objet de notre amour et que notre propre amour sera empêché.

Et pour terminer, Ethique III, proposition XLVI : *Si quelqu'un a été affecté par un autre, appartenant à quelque classe ou nation différente de la sienne, d'une joie ou d'une tristesse qu'accompagne l'idée de cet autre, comme cause sous le nom universel de la classe ou de la nation, il aimera ou aura en haine non seulement cet autre, mais tous ceux de la même classe ou de la même nation.* Pénétrante proposition qui décrit le problème de la généralisation d'un sentiment à l'échelle d'une nation pour le transformer en préjugé xénophobe ou son contraire. Cette proposition, obtenue par déduction à partir des définitions et axiomes de départ (comme les précédentes d'ailleurs) est une réflexion extraordinairement moderne dans le sens du développement de l'étude psychologique des idées et des comportements. Il faudra malgré tout attendre le 19^{ème} siècle pour que l'attention des philosophes se porte sur la psychologie des masses, par exemple, et qu'en éclore une discipline à part entière.

7. L'amour de Dieu et la Béatitude

Cette plongée dans la description des affects et de la servitude de l'homme serait vaine s'il n'y avait chez Spinoza plus qu'un désir de comprendre. C'est ce qu'explicitent les propositions de la cinquième et dernière partie de *l'Ethique*.

Ethique V, proposition VI : *Dans la mesure où l'esprit comprend toutes les choses comme nécessaires, il a sur les sentiments une puissance plus grande, autrement dit il en pâtit moins.* Et la proposition X qui suit : *Aussi longtemps que nous ne*

sommes pas tourmentés par des sentiments qui sont contraires à notre nature, nous avons le pouvoir d'ordonner et d'enchaîner les affections du corps suivant un ordre conforme à l'entendement. C'est donc par la raison et la réflexion systématique sur les affects qui nous enchaînent que nous parviendrons à diriger nos désirs dans un sens positif, vers plus de joie. L'ignorant qui continue de vivre dans l'illusion sera perpétuellement ballotté d'un désir à l'autre et victime de passions tristes.

L'ultime étape de cette connaissance est Dieu. Ethique V, proposition XV : *Celui qui se comprend, soi et ses sentiments, clairement et distinctement, aime Dieu, et d'autant plus qu'il se comprend davantage, soi et ses sentiments.* Ethique V, proposition XVI : *Cet amour doit occuper l'esprit au plus au point.* C'est ainsi que s'opère un retour aux réflexions initiales de l'ouvrage et que l'homme, en se préoccupant de ses affections, s'inscrit de manière plus harmonieuse dans le réel. N'oublions pas les définitions de départ : il faut considérer Dieu au sens d'une substance, c'est-à-dire de la Nature elle-même et de l'ensemble de ses manifestations. Il ne s'agit pas ici de plaire à un Dieu immatériel en lui rendant un culte obéissant ou de suivre une loi morale transcendante, mais d'explorer comme le dit Deleuze « une typologie des modes d'existence immanents » en toute conscience de notre conatus. Ceci est clairement exposé dans Ethique V, proposition XLII : *La Béatitude n'est pas la récompense de la vertu, mais la vertu elle-même ; et nous n'en jouissons pas parce que nous réprimons nos penchants, mais c'est au contraire parce que nous en jouissons, que nous pouvons réprimer nos penchants.* Les notions de récompense et de répression sont plutôt associés à une morale, tandis que parvenir à une juste jouissance de la vie nous permet logiquement de réprimer nos penchants.

Il faut parvenir à ce que Spinoza nomme la *Béatitude*, dans une connaissance souveraine qui se trouve au-delà des expériences vagues de la perception sensible

du *premier genre de connaissance*, de la compréhension partielle par la réflexion inductive qu'est le *second genre de connaissance*. Un *troisième genre de connaissance* saisit l'essence de chaque désir particulier et qui se confond avec l'amour de Dieu. Ethique V, proposition XXXIII : *L'amour intellectuel de Dieu, qui naît du troisième genre de connaissance, est éternel*. Et comme Dieu est infini, parfait et qu'il jouit d'une idée claire de lui-même et sa propre cause, *Il s'aime lui-même d'un amour intellectuel infini*. Spinoza conclut en rapportant cet amour infini à toutes les parties de Dieu, les hommes inclus, puisque l'amour intellectuel que l'esprit lui porte est évidemment une partie de l'amour infini qui s'applique à lui-même. Comme le montre Ethique V, proposition XXXVI : *...l'amour intellectuel envers Dieu est une partie de l'amour infini dont Dieu s'aime lui-même*.

8. Conclusion

Le chemin parcouru dans l'Ethique offre évidemment un idéal de sagesse difficile à atteindre et qui demande un renversement radical des valeurs. Spinoza reconnaît à la fin de l'ouvrage que ce chemin est rarement suivi d'autant plus qu'il est ardu. *Car comment pourrait-il se faire, si le salut était facile et qu'il pût être trouvé sans grande peine, qu'il fut négligé par presque tous ? Mais tout ce qui est excellent est aussi difficile que rare* nous dit le dernier scolie. On pourrait aussi objecter à Spinoza sa méthode géométrique qui, dans une volonté déterministe, nous pousse vers un système binaire et quantitatif. Cet écueil est évité si nous considérons les valeurs plutôt comme qualitatives, soumises à variations selon les objets et les individus. *L'Ethique* n'offre pas non plus une collection de définitions rigides, mais plutôt un modèle de pensée pratique.

Et à ceux qui lui rétorquent que si Dieu est source de toute chose, c'est aussi lui qui cause notre tristesse, il répond que dans la mesure où nous comprenons les causes de la tristesse, celle-ci cesse d'être une passion et par conséquent, nous nous réjouissons de cette compréhension que nous avons de Dieu. En cela, *l'Ethique* de Spinoza est nécessairement une éthique de la joie, dont l'amour est une partie.

9. Bibliographie

- Baruch Spinoza, *l'Ethique*, trad. d'A. Guérinot, IVREA, Paris, 1993
- Gilles Deleuze, *Spinoza, Philosophie pratique*, Ed. de Minuit, Paris, 1981
- Pierre-François Moreau, *Spinoza*, Seuil, coll. « Ecrivains de toujours », Paris, 1975
- Charles Ramond, *Le vocabulaire de Spinoza*, Ellipses, coll. Vocabulaire de..., Paris, 1999

De l'amour chez Spinoza et dans *l'Ethique* en particulier

Table

1 Introduction

2 Forme de *l'Ethique*

3 Dieu. Sa nature et ses attributs

4 Illusion des causes finales et des décrets libres

5 Le corps et l'esprit

6 Les affects et l'amour comme affect

7 L'amour de Dieu et la Béatitude

8 Conclusion

9 Bibliographie